

cœur des femmes à des mystères insondables, elle se prit d'une réelle affection pour Zélida et d'une véritable haine pour Gaston de Beaulieu qui n'avait su ni la remarquer, ni la défendre.

Voilà comment la soubrette, aussi dévouée que perverse, protégeait non pas gratuitement, il est vrai, les nombreux et riches rivaux de l'amant de Zélida.

Le soir même où dame Gertrude avait volé la fille de Du Cantel et Petit-Pierre, cette horrible vieille était venue voir la jeune servante, à qui elle avait déjà exposé les plans de l'abbé Saint-Côme, sans lui révéler toutefois le côté criminel du sortilège qu'il préparait.

On espérait même cacher à la complaisante Philippette l'horrible particularité de l'égorgeement d'un enfant, en accomplissant cet assassinat dans une pièce voisine, si la jeune fille montrait quelques scrupules.

C'est vers dix heures que la complice de l'abbé Saint-Côme se présenta à l'hôtel de Zélida.

Philippette vint la recevoir en toute hâte; mais aux premiers mots de la Gertrude, elle lui objecta que toute sa nuit était prise, attendu que contre toute attente, le marquis de Beaulieu avait quitté son poste et était venu souper chez sa maîtresse.

Gertrude fit miroiter aux yeux de Philippette dix belles doubles pistoles, simple avant-garde d'une foule d'autres, Mais la soubrette, malgré ses appétits d'argent, fit comprendre à la vieille que, abandonner l'hôtel en ce moment, c'était s'exposer à se faire chasser, et que si elle perdait sa place auprès de Zélida, elle ne pourrait plus servir les intérêts du receveur général des gabelles.

—C'est qu'il est bien amoureux ce cher homme ! fit la vieille.

—Oh ! il est trop pressé. Il doit comprendre qu'il y a quelquefois des impossibilités.

—Mais que faire pour lui donner de la patience ? Il brûle ma chère ; il grille, il dessèche. Si je retourne lui dire tout brutalement que l'affaire est ajournée à demain il est capable d'avoir un accès de rage et de nous chasser tous.

—Je cherche ce qui pourrait le calmer, dit Philippette en réfléchissant.

—Ah ! s'il avait seulement un mot, une toute petite chose de cette impitoyable Zélida.

—Tiens ! c'est une idée, ça.

—Quoi ! vous croyez qu'elle consentirait...

—Elle ! Mais au premier mot que je lui en ouvrirais, elle me montrerait la porte.

—Mais alors.....

—Attendez donc, je me connais un peu, en amoureux, j'en ai vu venir ici qui se jetaient comme des fous sur un gant, sur une pantoufle, sur un fichu de ma maîtresse et les baisaient avec délire. Je me suis même fait d'assez beaux revenus en vendant quelques-unes de ces reliques d'amour — ils appelaient ça des reliques d'amour ! — à des fous ivres de passion. Si je vous remettais quelque vieille pippa de ce pauvre M. Letellier. Mais il ne faudra pas la lui donner pour rien.

—Naturellement. Mais il faudrait que ce fût un objet personnel, intime, qui gardât l'empreinte et le parfum de cette cruelle,

—Un bracelet.

—Il se dirait qu'un autre le lui a donné.

—Un bas qui aurait moulé sa belle jambe.

Ce serait ridicule.

• —Un de ces noirs assassins détaché de sa joue...

C'est trop petit... une mèche de cheveux, ou sa miniature... Oh ! son portrait ! c'est cela qui le rendrait heurteux.

—C'est bien difficile ; sa miniature ne quitte jamais son boudoir où M. Gaston aime à la contempler.

—Son écriture alors ! quelques lignes d'elle.

—Oh ! non... Elle ne sais pas écrire. C'est moi qui lui fais ses lettres.

—Tâche d'avoir le petit portrait... c'est ça qui vaudrait de l'or.

—Bien ! attendez-moi là ; je vais tâcher de le décrocher.

Un quart d'heure après, Philippette revenait avec un petit cadre d'or, finement travaillé, dans lequel se trouvait la délicieuse peinture de Zélida, délicat chef-d'œuvre de Vouet.

—Dieu de Dieu ! Qu'elle est jolie tout de même, cette fille ! exclama la Gertrude. Va-t-il être heureux, le cher homme ! Pourvu qu'il n'en meure pas de saisissement.

—Il faudra me le rapporter...

—A moins qu'il ne fonde au feu de ses baisers.

—Vous savez ! il faut que le vieux ne le saisisse pas.

—Tais-toi donc, ma mignonne ! Va ! ta fortune est faite.

Et elle s'élança dans la rue.

Mais elle s'arrêta tout à coup, saisie d'étonnement et d'effroi.

Elle venait d'entendre le tocsin sonner à la tour de la grosse-Horloge.

Le lecteur doit se rappeler et nous le répétons, que nous sommes revenus de deux jours sur nos pas et que nous avons ramener notre récit au moment où l'insurrection était à la veille d'éclater à Rouen, fomenté par les hommes de Du Cantel.

La vieille Gertrude regarda autour d'elle avec effarement.

Elle sentait bien que tout soulèvement menaçait les receveurs des gabelles ; que Letellier de Tourville était le plus exposé aux fureurs de la foule.

Elle se remit pourtant en songeant qu'il y avait à Rouen une bonne garnison, que les soldats ne feraient qu'une bouchée de ces bourgeois criards et bravaches, et qu'il y aurait ensuite grande liesse à l'hôtel de la recette générale.

Mais ne voulant pas tomber dans quelque troupe de révoltés, elle prit par le plus court s'engagea dans des ruelles et arriva bientôt chez son maître où elle donna l'alarme.

Avant de se présenter chez Letellier de Tourneville elle crut devoir conférer avec son complice l'abbé Saint-Côme.

Elle lui raconta son entrevue avec Philippette et lui fit part de ses craintes, relativement à l'insurrection qui se préparait.

—Ces bougeois, fit l'abbé, vont nous faire manquer cette superbe affaire, car la nuit prochaine il sera trop tard.